La chère enfant avait pleuré pendant toute la nuit. Mais quand le jour reparut, Mlle de Penhoët, était redevenue l'intrépide jeune fille que nous connaissons et qui, sous les apparences les plus frêles, recérait une âme énergique.

Le courage du marquis de Penhoët, la force morale de la marquise se retrouvaient chez Héléne, qui ne transigeait plus avec elle-même dès que la voix du devoir se faisait entendre.

De nouveau le regard de l'orpheline reprit ce rayonnement de martyre qui l'éclairait quelques semaines plus tôt. Elle se décida à prévenir la comtesse de sa détermination.

Héléne frappa à la porte de la chambre de Mme de Kerlor.

En prêtant l'oreille pour percevoir la réponse de celle-ci, elle distingua la voix bien timbrée de Carmen.

La sœur de Georges parlait d'un ton si élevé que Mlle de Penhoët fut forcée d'entendre ce que son amie disait.

Soudain l'orpheline jeta un cri étouffé et une angoisse terrible la poignit à la gorge.

XXI

LA PAROLE D'UN BRETON

Carmen avait reçu le matin une lettre de Georges.

A peine en avait-elle lu les premières lignes que Mlle de Kerlor courait chez sa mère.

Haletante, la jeune fille débuta ainsi :

— Pourquoi m'avez-vous trompée, ma mère ?

La comtesse tressaillit.

Sa fille tenait à la main la lettre de son fils. La mère entrevoyait confusément les caractères et reconnaissait l'écriture ferme et largement tracée de M. de Kerlor.

— Que signifie ce ton ? commença la comtesse.

— Je conviens, ma mère, qu'il est fait pour vous étonner ; mais les circonstances sont d'une gravité exceptionnelle, et vous partagerez mon affolement quand vous aurez lu la lettre de mon frère.

Mme de Kerlor fut très impressionnée. Elle devint toute blanche ; sa main gauche s'appuya sur son cœur qui bondissait dans sa poitrine. Ses yeux expressifs se troublèrent ; elle voulut prendre le papier ; mais sa main tremblait trop.

— Lis ! commanda-t-elle.

La jeune fille s'exécuta sur le champ, et commença d'une voix haute :

Morgat, le 10 décembre 1883.

“ MA CHÈRE CARMEN,

“ C'est fini, tu ne me reverras plus. J'ai bien réfléchi depuis trois jours. J'ai pris une résolution définitive.

“ J'adore Héléne de Penhoët. . . . ”

Si la mère et la fille n'avaient pas été si absorbées, elle auraient entendu le soupir poussé par l'orpheline, qui venait d'arriver à la porte de la chambre au moment précis où Carmen commençait sa lecture.

Mme de Kerlor, frémissante, sentait que la respiration allait lui manquer.

La jeune fille poursuivit :

“ Tu le savais, ma bonne Carmen. Par délicatesse, tu n'as pas voulu me dire que tu avais deviné cet amour ; et tu attendais que je t'en fisse l'aveu. Je t'aurais donné satisfaction avec la plus ardente joie, si les événements ne m'avaient forcé à m'expliquer prématurément avec notre mère.

“ Mme de Kerlor m'a refusé son consentement. Elle m'a défendu d'épouser Héléne.

“ Je me suis incliné en fils qui n'a jamais désobéi à sa mère.

“ Mme de Kerlor savait bien que je n'enfreindra pas ses volontés. Elle a abusé de ses droits maternels, car elle ne doutait pas de mon entière soumission.

“ Je n'enfreindrai pas l'ordre de notre mère ; mais il m'est impossible de vivre sans Héléne. Tu la connais, toi, cette chère enfant, tu rends hommage à son irréprochable dignité ; il ne te viendrait jamais à l'idée de la faire responsable et de la flétrir des absurdes et odieuses calomnies dont on a essayé de salir la mémoire de sa mère.

“ Tu comprends que l'amour que j'éprouve, pour la première fois de ma vie, me possède tout entier, et que je ne veux céder devant aucune considération qui pourrait m'éloigner de Mlle Penhoët.

“ Il ne me reste donc qu'un parti à prendre.

“ A aucun prix je ne choisirai entre ma tendresse filiale et mon amour.

“ Ma mère croit avoir sa conscience pour elle ; ma conscience à moi me dicte mon devoir.

“ Enfreindre la volonté maternelle, je ne le puis : renoncer à celle que j'aime, je ne le veux.

“ Je prends le seul parti qui me reste : je disparais.

“ Adieu, Carmen ; adieu, petite sœur chérie ; dis à Héléne que ma dernière pensée a été pour elle.

“ Je supplie Dieu qu'il nous réunisse plus tard dans un monde où les compromissions, les bassesses et les lâchetés sont inconnues.

“ Adieu, ma mignonne. Tâche de défendre Héléne de Penhoët contre ses méprisables persécuteurs ; ma mère m'a interdit de protéger efficacement notre chère orpheline : mon existence serait désormais sans but.

“ Sur ton salut éternel, respecte ma dernière volonté : je ne veux pas que tu dises à Héléne que je suis mort pour elle.

“ Ce soir, j'aurai rejeté le fardeau que mes épaules ne peuvent plus porter.

“ Une dernière fois je t'embrasse de toute ma tendresse de frère.

“ GEORGES DE KERLOR.”

A mesure que Carmen lisait, l'émotion de la jeune fille devenait plus vive ; elle scandait les phrases dont chaque mot sortait de sa bouche martelé et précis.

Quand elle en fut aux dernières lignes, elle lut avec une telle intensité d'expression que l'orpheline se sentit déchirée comme par autant de coups de couteau.

Chancelante, Héléne de Penhoët se prit la tête à deux mains, comme si elle voulait empêcher sa raison de s'échapper.

Carmen termina dans un transport d'affolement :

— Ainsi, Georges va mourir . . . Sa lettre contient un dernier, un suprême adieu . . . Il mourra, ma mère, et c'est vous qui l'aurez condamné !

Héléne poussa un cri d'agonie, qui arriva jusqu'aux oreilles de la mère et de la fille.

Eperdue elle s'enfuit dans le parc où elle s'affaissa sur un banc de pierre, donnant un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

Carmen poursuivit :

— Vous avez reconnu, ma mère, ce cri de détresse ; c'est Héléne qui l'a poussé . . . La pauvre enfant était là . . . Elle sait maintenant que la comtesse de Kerlor a voulu le désespoir de son fils, l'anéantissement de sa race . . . Mlle de Penhoët ne voudra pas survivre à Georges . . . Et pourquoi donc, ma mère, frappez-vous aussi impitoyablement Georges et Héléne ; quel crime ont-ils donc commis ?

Atterrée, la comtesse ne pouvait prononcer un mot.

Le combat qu'elle se livrait à elle-même avait cessé ; elle n'avait plus la force de résister.

Ses yeux égarés se portèrent machinalement sur ce fatal papier qui contenait l'irrévocable décision.

La jeune fille poursuivait d'une voix vengeresse :

— Vous vous taisez, ma mère . . . Vous êtes donc de mon avis ; Georges et Héléne sont innocents . . . Alors, qui a eu le droit de vous imposer de telles rigueurs vis-à-vis d'eux ? Est-ce que ce n'est pas de vous seule que dépend leur vie ? . . . Si vous voulez prononcer le double arrêt de mort, faites-le ; mais expliquez-moi, légitimez si vous le pouvez votre rôle de justicière.

— Tais-toi !

— Vous comprenez bien, ma mère, que s'il y a entre nous le sang de mon frère et de celle que j'appelais, déjà, ma sœur, je ne vous le pardonnerai jamais.

— Non ! non ! fit Mme de Kerlor en étendant les bras, comme si elle voulait repousser une terrifiante apparition . . . Non ! non . . . Je ne veux pas.

— Vous ne voulez pas que Georges se tue ?

— Non . . .

— Vous consentez à son mariage avec Héléne de Penhoët ?

— Je consens à tout, pourvu que mon Georges me reste.

Alors la comtesse, après ces paroles de mansuétude, se sentit soudainement soulagée ; elle respira comme si elle sortait du sépulcre, et des larmes très douces ruisselèrent sur son beau visage maternel, qui rayonna d'une bonté infinie.

La lettre de sa sœur, de la formaliste et odieuse Mme de Guidelvinec, pesait bien peu en ce moment auprès de ce réveil de toute la tendresse de la mère.

Il n'y avait plus qu'une lettre qui comptât pour elle, celle de Georges !

Et quand même la patricienne aurait voulu plus longtemps sacrifier aux prétendues obligations que son nom lui imposait, Carmen n'avait-elle pas trouvé l'argument sans réplique : le dernier des Kerlor devrait-il disparaître aussi misérablement ?

La comtesse, qui pouvait maintenant se prononcer en toute justice, n'avait plus qu'à partager la généreuse confiance de Georges et de Carmen, et répéter en contemplant l'orpheline ce qu'avait dit M. de Kerlor :

“ Si la marquise était coupable, Dieu n'aurait pas permis qu'elleût une fille aussi accomplie.”

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre